

## « *Fusées* » de Patrizia

Laurent JENNY\* 

Lorsque j'ai dû songer à un titre pour un texte d'hommage à Patrizia Lombardo, ce qui m'est venu instantanément à l'esprit, c'est le mot *Fusées*, avant que je m'explique pourquoi et que je sache quel contenu exact pourrait s'y appliquer. *Fusées* de Patrizia, donc. À cause de Baudelaire, bien sûr, une passion lombardienne jamais démentie. À cause de Patrizia, évidemment, parce qu'il m'est venu à l'esprit que cela décrivait bien son mode d'apparition (et hélas de disparition) non seulement dans la vie, mais aussi dans chacun des instants que j'ai partagés avec elle pendant tant d'années, instants toujours marqués par une fulgurance joyeuse et impatiente, un éclat de regard, et parfois de la voix, une gerbe d'étincelles de vie. *Fusées* enfin parce que je me suis dit que je n'avais vraiment pas envie, pour me souvenir d'elle, de tenir un propos suivi ou académique, mais plutôt de me laisser traverser par les images et les pensées qui surgiraient spontanément au fil de la mémoire.

Patrizia Lombardo, des années avant que je fasse sa connaissance, cela a d'abord été pour moi un nom, un très beau nom il faut dire, un nom qu'on aurait pu croire sorti des *Chroniques italiennes* de Stendhal, un nom *patricien* si l'on peut dire. Je me souviens de l'avoir entendu pour la première fois à New-York, dans la bouche de Chantal Thomas, que j'avais rencontrée à la « Maison française » de Columbia et avec qui, cette année-là, je déambulais volontiers sur Broadway. Chantal Thomas avait suivi avec Patrizia le séminaire de Barthes à Paris. Ce nom, donc, était doublement auréolé à mes

---

\* Professeur honoraire, Université de Genève, Faculté des Lettres, laurent.jenny@unige.ch.



yeux de son italianité princière et du prestige d'appartenir à la famille de ceux que j'appelais mentalement « les enfants de Barthes », famille dont je n'avais pas fait partie, famille à côté de laquelle j'étais passé, comme de beaucoup d'autres choses en ces années 68, par un mélange de timidité, d'ignorance, de dispersion en aventures bizarres et de méfiance *a priori* de tout maître à penser.

Or ce nom, que j'avais à peu près oublié, il est revenu bien plus tard à Genève, à une époque où l'on prospectait des candidatures possibles pour un poste de littérature du 19<sup>e</sup> siècle, et cette fois c'était dans la bouche de Charles Méla, alors doyen de la Faculté des Lettres. Charles Méla, merveilleux doyen à l'incroyable optimisme et à la gestion brouillonne, avait eu un entretien téléphonique avec elle depuis Pittsburgh. Et pour témoigner de son enthousiasme, il avait eu cette formule que je n'ai jamais entendue proférer par qui que ce soit d'autre et que je n'ai jamais ré-entendue depuis : « Patrizia Lombardo, elle a du "peps" ! » Oui du « peps », par la suite j'ai pu donner un contenu à cette expression elle-même pétillante : une vivacité gaie, vive, emportée, triomphante qui ne cédait qu'à de non moins spectaculaires états de fatigue, à d'extraordinaires cernes qu'elle arrivait parfois à se faire sous ses beaux yeux bleus, à force de travail et de contrariété.

Étant à l'époque directeur du département de Français, on m'avait chargé de prendre contact avec elle, parmi d'autres candidats, pour sonder le sérieux de ses intentions. Et donc la première fois que j'ai vu Patrizia Lombardo et pu faire coïncider ce nom avec une personne réelle, ce fut pour un café à la terrasse de la Coupole, à Paris. Après avoir pris acte de son authentique désir de quitter les États-Unis et pour quelle sache « où elle mettrait les pieds dans l'hypothèse où elle viendrait à Genève », je me suis fait un devoir de lui esquisser une description aussi précise et vivante que possible du petit théâtre que constituait alors le Département de Français de Genève, avec ses personnages, helvètes ou français, célèbres ou discrets, expansifs ou réservés, émotifs ou vertueux, orateurs ou polygraphes, tous également tolérants malgré leurs différences et vivant en une bonne intelligence qui a fait le bonheur de ces années-là. Et, c'est dans ce petit théâtre que Patrizia par la suite est venue se ranger, le transformant parfois en théâtre à l'italienne avec des accès de gaieté et des coups d'éclats imprévisibles.

De cette première rencontre, je me souviens surtout d'avoir été frappé non seulement bien sûr par ce visage qui semblait directement sorti d'une troupe d'anges musiciens de la Pinacothèque de Sienne, mais aussi par un détail de sa voix plus discret, une presque imperceptible fêlure de timbre qui m'a toujours semblé, à tort ou à raison, être une sorte de marque de fabrique des tessitures féminines italiennes. Et à ce propos me revient cette comparaison dans la 8<sup>e</sup> *Élégie* de Rilke : « comme le cheminement d'une fêlure dans une porcelaine ».

Mais pour ne pas quitter la question de l'italianité de Patrizia, ce qui en la circonstance m'autorise à y mêler ma propre mythologie de l'Italie, c'est, me semble-t-il, que Patrizia s'est toujours perçue elle-même à travers une représentation française, et plus précisément stendhalienne, de l'Italie. Elle m'a souvent parlé de la force de son désir de France, enraciné en elle si ce n'est dès l'enfance, dès la plus grande jeunesse. Un désir si grand qu'elle ne pouvait plus revenir à elle-même qu'à travers un filtre français, le seul sans doute à pouvoir lui restituer l'amour différé, et sans doute déformé ou pour le moins reforge, d'une identité culturelle à laquelle elle n'adhérait que par un écart étranger.

J'en veux pour preuve un article écrit par Patrizia en 2006 où elle cite in extenso le très bref chapitre de *l'Histoire de la peinture en Italie* où Stendhal définit « l'idéal moderne » :

1. Un esprit extrêmement vif.
2. Beaucoup de grâces dans les traits.
3. L'œil étincelant, non pas du feu sombre des passions, mais du feu de la saillie. L'expression la plus vive des mouvements de l'âme est dans l'œil, qui échappe à la sculpture. Les yeux modernes seraient donc fort grands.
4. Beaucoup de gaieté.
5. Un fonds de sensibilité.
6. Une taille svelte, et surtout l'air agile de la jeunesse.

Dans cette description, il m'est difficile de ne pas reconnaître, trait pour trait, si j'ose dire, bien davantage que l'idéal moderne, Patrizia elle-même, une Patrizia qui se retrouvait évidemment dans l'idéale personnalité que Stendhal extrayait de son amour de l'Italie. Idéal fait de vitesse, de grâce et d'esprit.

Patrizia se voulait « moderne », indistinctement « moderne » si j'ose dire, car le terme était éminemment polysémique selon qu'elle le trouvait sous la

plume de Stendhal, dans un Salon de Baudelaire où dans l'esthétique puriste du 20<sup>e</sup> siècle. Mais elle en embrassait toutes les valeurs parfois contradictoires. Elle s'y reconnaissait parce que toutes ces modernités mises bout à bout dessinaient un visage essentiellement patrizien. Vitesse stendhalienne correspondant à son impatience, apologie de l'anti-nature baudelairienne, purisme rationaliste, dégoût du méli-mélo postmoderne...

Ici j'ouvre une parenthèse, il y aurait tout un chapitre à écrire sur l'anti-nature patrizienne, son peu d'attrait pour l'herbe et les montagnes, sa distance vis-à-vis des animaux sinon sous forme de peluches, et surtout son horreur du plein air sur les terrasses estivales où elle redoutait autant l'insolation que les courants d'air. Le « déjeuner sur l'herbe », cela valait pour Manet en 1863 et comme acte de naissance de la peinture moderne, mais certainement pas pour elle comme pratique personnelle.

L'un des derniers écrits publiés par Patrizia (peut-être le dernier, dans *Critique* en avril 2019) offre un paradoxal témoignage de ce rapport conflictuel avec la nature. Il s'agit d'un article sur Wordsworth à l'occasion de la réédition et traduction du *Prélude* par Maxime Durisotti chez Garnier. Après avoir consciencieusement rendu compte de tous les charmes de la poésie de Wordsworth, Patrizia tout d'un coup semble se réveiller et soumettre le poète à une brusque douche écossaise en posant crûment cette question : « Mais comment le lecteur qui est passé par le modernisme littéraire peut-il se passionner pour cette cascade intarissable de vers qui reprennent et redisent les mêmes choses avec le même rythme, pour cette nature éternelle et bienfaisante, pour ce moi à la fois humble et orgueilleux, qui a compris ses erreurs, qui va vers la joie la plus pure et la plus sainte, et aime, aime à n'en plus finir grâce à la Nature et à Dieu toujours ? » Et Patrizia de lui régler son compte en lui opposant pêle-mêle Stendhal, qui ne surcharge pas ses sentiments d'adjectifs, Baudelaire qui sait faire le sacrifice des détails et William Blake qui a le talent de produire le sentiment de l'infini en 4 vers. Se retournant donc à elle-même la question du « Comment peut-on encore lire Wordsworth ? », Patrizia conclut que ce ne peut être qu'en trahissant les intentions de l'auteur, et en se découvrant une « libido critique » particulière à traiter d'un objet avec lequel, au fond, on est en profonde antipathie sensible.

Car bien sûr, et même si elle fait des détours critiques du côté de la poésie romantique de la nature, Patrizia reste moderne et baudelairienne jusqu'au bout. Et pas de doute que ce qu'elle retient surtout de sa poésie, c'est un bréviaire de l'anti-nature comme celui que développe *Rêve parisien* dont je voudrais ici rappeler quelques strophes :

Par un caprice singulier,  
J'avais banni de ces spectacles  
Le végétal irrégulier,

Et peintre fier de mon génie,  
Je savourais dans mon tableau  
L'enivrante monotonie  
Du métal, du marbre et de l'eau.

Babel d'escaliers et d'arcades,  
C'était un palais infini  
Plein de bassins et de cascades  
Tombant dans l'or mat ou bruni...

Et plus loin :

Architecte de mes féeries  
Je faisais, à ma volonté,  
Sous un tunnel de pierreries  
Passer un océan dompté ;

Et tout, même la couleur noire  
Semblait fourbi, clair, irisé ;  
Le liquide enchâssait sa gloire  
Dans le rayon cristallisé.

Nul astre d'ailleurs, nuls vestiges  
Du soleil, même au bas du ciel,  
Pour illuminer ces prodiges,  
Qui brillaient d'un feu personnel !

Patrizia allait loin dans le goût de l'anti-nature féminine, plus loin encore que Baudelaire dans son éloge du maquillage et de l'ornement. Ne m'a-t-elle pas une fois confié, et ce n'était qu'une demi-plaisanterie, qu'elle aurait aimé avoir des organes de verre ? Quant à l'eau et à la pierre, ils ne pouvaient que la renvoyer au souvenir de Venise, où elle avait étudié quelque temps et s'était prise de passion pour l'architecture en suivant les cours de Manfredo Tafuri. Voilà qui l'emmenait loin de Wordsworth et de son « existence tranquille » (ainsi qu'elle avait titré son article).

Un autre aspect du modernisme patrizien, c'était son goût d'un cosmopolitisme bien particulier. Sans doute y avait-il à l'origine de ce goût une volonté d'arrachement au régionalisme du Frioul et à vrai dire à tout régionalisme, quel qu'il fût, italien, helvète ou français. Elle y opposait un cosmopolitisme très particulier. Se voulant vraiment citoyenne d'un monde de culture, elle aimait prendre à rebrousse-poil les appartenances nationales. Parisienne à Udine, Italienne à Paris, à Genève elle aimait être américaine, s'ingéniant à insuffler des découpages et des comportements académiques importés des campus d'Outre-Atlantique, ce qui n'allait pas parfois sans vives résistances. « Je ne suis de nulle part » semblait-elle vouloir dire. Ce cosmopolitisme était aussi linguistique. « Mon gosier de métal parle toutes les langues » dit *L'Horloge* de Baudelaire. Patrizia, sans se les arroger toutes, en maîtrisait assez bien quand même un nombre conséquent : italien, français, anglais, allemand, espagnol, portugais.

Le cosmopolitisme de Patrizia avait la forme d'une sorte de nouvelle République des Lettres, une immense *Cathedral of learning* (pour reprendre le nom du bâtiment où elle a enseigné à Pittsburgh), *Cathedral of learning* donc étendue aux dimensions des campus du monde entier. Pour elle, il n'y avait de tourisme pensable qu'universitaire, et je ne prends pas l'expression en mauvaise part, plutôt au sens d'un « Grand tour » non pas italien, comme le pratiquaient les peintres au 18<sup>e</sup> siècle, mais académique et idéalement mondial d'Oslo à Princeton, de Cluj à Venise et de Shanghai à Londres. Qui espérait partager un moment de loisir exotique avec Patrizia, rebelle à toute idée de « vacances », ne pouvait compter que sur la chance d'un colloque providentiel ou d'une invitation conjointe à l'étranger.

En ce qui me concerne, ce furent des occasions trop rares pour ne pas être marquantes. Il me reste une poignée d'images merveilleuses de ces moments d'arrachement de Patrizia à sa table de travail pour des excursions pittoresques. J'en retiendrai deux.

Une année à Varsovie, je n'avais pu convaincre Patrizia d'aller visiter le marché aux puces, sis dans un stade construit pour accueillir Jean-Paul II, où se vendaient en pièces détachées des éléments de l'Empire soviétique (à commencer par les vareuses de l'armée rouge et des jumelles militaires). En revanche, et en conformité avec ses goûts modernistes, j'avais réussi à l'attirer au Palais de l'Industrie, fleuron d'architecture stalinienne offert au peuple polonais par le « grand frère » tout proche. Et c'est ensemble que nous avons pu admirer des maquettes de ponts roulants, divers modèles d'aciéries ou complexes d'industrie lourde, ainsi surtout qu'un exemplaire du *sputnik*, revenu sur terre après son exploit, non sans afficher quelques bosses et traces de rouille garantes de son authenticité. Le soir nous avait trouvés réunis par une invitation de l'ambassadeur suisse (ou du conseiller culturel, je ne me souviens plus très bien) dans une villa de banlieue, dont le caractère le plus marquant était qu'elle faisait face, au bout du jardin, à un monumental tremplin de ski en béton, apparemment abandonné avant d'avoir été achevé, et d'une présence inexplicable dans l'environnement obstinément plat où il se dressait. Sans doute témoignait-il du rêve un peu prométhéen de reconstituer un décor alpestre en Pologne mais sa présence insolite et voyante pouvait aussi passer pour un signe d'amitié adressé à la représentation helvétique à Varsovie. Nous en avons longtemps ri, Patrizia et moi.

De façon plus surprenante, dans les marges d'un colloque à Rabat intitulé « Le beau mensonge », Patrizia s'était laissé convaincre d'aller visiter avec d'autres le quartier des tanneurs dans la *medina* de Fès. Je nous revois écrasant contre nos nez des bouquets de menthe, fournis par le guide pour atténuer la puanteur extraordinaire de ces cuves à ciel ouvert, où des artisans à demi-nus patageaient comme dans les bolges d'un Enfer dantesque. C'eût été le moment de citer *La Charogne* : « La puanteur était si forte que sur l'herbe / Vous crûtes vous évanouir ». Mais ce n'était pas le Baudelaire que Patrizia préférait. Et ce même beau jour d'avril, la visite du site antique de

*Volubilis* avait transformé en paradis la vision infernale de Fès : les ruines romaines venant fournir à Patrizia des éléments d'architecture ancienne pour compenser l'excès de nature des prés en fleurs où elles se trouvaient dispersées.

A défaut d'avoir pu partager souvent un cosmopolitisme géographique, Patrizia et moi, nous nous sommes efforcés d'en bâtir un sur place, à Genève à travers la création d'un DEA, le DEA « Littérature et esthétique » qui pendant quelques années a connu un certain succès avant que le rouleau-compresseur des Accords de Bologne n'éradique cet utile diplôme où les étudiants pouvaient tester en un an leur aptitude et leur motivation à la recherche. A côté de nos étudiants genevois les plus fidèles, les accords internationaux de l'Université de Genève et les bourses d'étude permettaient d'attirer des aspirants chercheurs d'une bonne partie du monde. Recevant des candidatures de nombreux pays, nous composions des bouquets cosmopolites et il fallait voir la joie de Patrizia à l'idée de réunir une future petite république où se côtoieraient la Suisse, le Japon, la Roumanie, le Brésil, la Colombie, les États-Unis, l'Inde, le Québec et la Slovaquie. Il y eut des années de grâce, où, autour de nous, circulait une *philia* entre tous ces participants venus à l'aventure et partageant par-delà langues et traditions culturelles l'enthousiasme et la générosité que Patrizia savait insuffler à l'enseignement et à la vie de groupe. Plus d'un s'en souvient à travers le monde...

Tel était donc ce modernisme de Patrizia qui lui ressemblait point par point : gai, cosmopolite, vif, sensible, antinaturel, brillant et j'ajouterais dépourvu de nostalgie. C'est aussi pourquoi, pour lui rendre hommage, malgré ma tristesse de sa disparition, je me suis abstenu de toute mélancolie dans ces quelques « fusées » qui, j'espère, auront su faire revivre quelque chose de son éclat...